

toujours aller là où ils tendaient. Avec quelle précision ils *frappaient un portage* invisible à un arpent de distance et ils revenaient chercher leurs provisions cachées sur une petite île perdue au milieu d'une infinité d'autres !

Tout le long de la rivière Nottaway et sur les bords des lacs qu'elle forme, il y a des arbres d'une jolie grandeur, et l'épinette reparait de plus en plus à mesure qu'on descend vers la mer. Dans ces parages, la terre n'est pas méchante, l'hiver pas aussi rigoureux qu'on se l'imagine ; seul de toutes les saisons, le printemps est long et désagréable, à cause des glaces qui séjournent longtemps dans les lacs environnants ; ce qui nuirait beaucoup à la récolte du grain et rendrait la colonisation peu attrayante, si l'on y faisait passer un chemin de fer dans ce but ... soit dit sans vouloir faire tort à celui de la baie James.

Le 13^{me} jour, nous arrivons au lac Washuanipi qui, comme les précédents, est bien plus grand que le lac Saint-Jean, mais est tout parsemé d'îles et de rochers. Vers midi, nous contour-nons une pointe qui d'abord n'attire pas plus notre attention que les mille autres que nous avons passées, lorsque tout à coup nous nous trouvons en face du poste de traite de la Compagnie de la baie d'Hudson. C'est là que les sauvages de ce pays se rendent pour vendre leur pelleterie et *faire leur mission*. Ils y étaient déjà arrivés depuis une couple de mois ; mais à peu près tous les hommes en étaient repartis pour la baie d'Hudson pour aller chercher les provisions de la dite Compagnie. Ce voyage est de 300 milles ; il s'effectue en canot d'écorce ou de toile de cinq ou six brasses de long, par l'un ou l'autre des nombreux et rapides cours d'eau qui se déversent dans cette immense baie, enfin avec mille peines et misères. Ils étaient attendus de jour en jour lorsque nous sommes arrivés, et nous fûmes cependant trois semaines sans les voir venir. Imaginez-vous l'inquiétude des épouses délaissées, et le désespoir de tous ceux qui attendaient le retour de ces *portageurs* pour se procurer une bouchée de pain et de lard. Pour moi, jamais je n'avais vu la misère de si près. Mes hommes et moi nous avons été trop prodigues de nos provisions : elles disparurent comme par enchantement, et bientôt nous fûmes à nous demander si le poisson, notre unique moyen de subsistance, n'allait pas faire défaut lui aussi ; car il devenait de plus en plus rare.